

dérogant pour les seigneurs de Sales à son édit que point de père de famille, ni tuteur ou curateur n'eût à envoyer ses enfants dehors de l'état (de Savoie) pour étudier, permet qu'Amé, Louis, Gaspard et François de Sales aillent à Paris ou ailleurs, en France.

- il ira froter sa cervelle contre celle des autres, affirmait son père.

Outre l'avenir de leur enfant, la théologie ou le droit, il existe un autre léger mais réel point de désaccord entre les deux parents : parmi les cinquante collègues parisiens, le papa aurait souhaité envoyer son fils au collège de Navarre, élégamment fréquenté par la noblesse et qui avait vu passer en ses murs, entre autres, le duc d'Anjou, Henri de Béarn, le duc de Guise...

Sur la requête polie et respectueuse de son fils, la maman préférait avec lui, le collège de Clermont, rue Saint Jacques, dirigée par les Jésuites dont les qualités d'enseignants étaient connues même loin de la capitale française. En effet, François, le fils, estimait le collège de Navarre trop mondain et trop superficiel

- la compagnie des méchants va me perdre, n'hésitait-il pas à avancer dans sa volonté d'être louable.

En définitive, cela est-il surprenant, c'est le désir commun de la mère et du fils qui prévalut et voilà pourquoi, ce matin, les trois cavaliers sont en selle, prêts à partir pour Paris, avec dans leur plan de route, le collège parisien de Clermont pour étape ultime.

Voyage périlleux, risqué, présage de

dangers connus et d'autres ignorés, d'autant plus redoutés. On quitte le château natal rassurant, en Savoie, trois corps de logement, six tours et trois tourelles, douze girouettes, et même quelques paons dans la cour dont la contemplation sereine repose les yeux et les esprits, pour se lancer dans un périple si hasardeux, si exceptionnel qu'il faudra plusieurs années à François pour oser le refaire dans l'autre sens.

Bien !

Les chevaux sont reposés et harnachés, les bagages sont fixés sur les croupes, l'argent est à l'abri serré dans les ceintures de cuir. Les visages sont graves. Chacun sait, sans s'appesantir sur les dangers du voyage, que l'on ne se reverra pas avant plusieurs années. Mais tout de même il faut oser et entreprendre et, malgré son appréhension légitime, François se réjouit de pouvoir désormais s'informer de la façon de vivre de chaque peuple.

Première étape, le Parmelan, c'est la montagne qui domine Annecy, puis Annecy elle-même, là, les voyageurs se reconnaissent encore en terre voisine. Le torrent de Guiers à Pont-de-Beauvoisin marque la frontière entre le duché de Savoie et le Dauphiné, la province française limitrophe. Chacun des trois hommes conservent précieusement sur lui le passeport qui a été délivré et scellé par Monsieur de Boisy lui-même et qui atteste de leur bon état de santé en ce temps de peste endémique, ainsi que de la qualité de catholiques de chacun.



Le trajet prévu n'est pas le plus direct, loin s'en faut : Thorens – Lyon – Bourges – Orléans - Paris.

On préfère, toutes les fois qu'on le peut, emprunter les coches d'eau, qui reposent les chevaux, et qui semblent plus sûrs en regroupant les voyageurs isolés, ainsi le Rhône jusqu'à Lyon et la Loire jusqu'à Nevers puis de Bourges à Orléans.

Autrement, on suit les routes et les chemins marqués par les ornières et les gués. Seule la route d'Orléans à Paris est pavée. On

Bas-relief de la Fondation visitandine
Cathédrale Saint-Pierre (Annecy)